



DOSSIER DE PRESSE

LENA HERZOG



**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2019

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

Handwritten text in a cursive script, likely a historical document or manuscript. The text is written in dark ink on aged, slightly textured paper. The characters are closely spaced and flow from left to right across the top of the page.

Handwritten text in a cursive script, likely a historical document or manuscript. The text is written in dark ink on aged, slightly textured paper. The characters are closely spaced and flow from left to right across the middle section of the page. A dark vertical shadow or smudge is visible on the left side of this section.

Handwritten text in a cursive script, likely a historical document or manuscript. The text is written in dark ink on aged, slightly textured paper. The characters are closely spaced and flow from left to right across the bottom section of the page.

LENA HERZOG

Last Whispers

*Oratorio for Vanishing Voices,
Collapsing Universes & a Falling Tree*

Conception, réalisation et images, **Lena Herzog**

Musique et design audio, **Marco Capalbo, Mark Mangini**

Coréalisation Théâtre du Châtelet (Paris) ; Théâtre de la Ville-Paris ; Festival d'Automne à Paris
En collaboration avec Montclair State University (New Jersey), La Muse en circuit – Centre National
de Création Musicale (Alfortville) et l'EHESS – École des Hautes Études en Sciences Sociales

Sous le patronage de l'Unesco



Sous le patronage
de l'UNESCO



Notre diversité linguistique s'érode. La dynamique de transmission s'étirole au profit des langues dominantes. Chaque semaine, une langue disparaît de la surface du monde. Les scientifiques en recensent 7 000 aujourd'hui, la moitié d'entre elles auront disparu d'ici la fin du siècle. Lena Herzog s'empare de cette thématique : *Last Whispers* est un « oratorio immersif » composé pour une installation audiovisuelle de haute technicité.

Comment une collectivité humaine survit-elle à la perte de cet outil de communication qui est aussi outil de connaissance de soi ? Comment accepter la fin de cette part de soi-même, dont chacun hérite et qui, dans l'épaisseur des âges civilisationnels, a donné sens au monde que nous sommes venus habiter ? Parce qu'il est trop tard sans doute, l'ONU et l'Unesco ont fait de 2019 l'Année internationale des langues autochtones. L'extinction est massive, son seul signe est le silence lui-même. Cette catastrophe hante l'art de Lena Herzog.

Last Whispers, ce sont les derniers murmures de ces langues que la démesure humaine emporte avec elle. Lena Herzog nous les fait écouter : le wanano des peuples indigènes du Brésil et de la Colombie, l'ayoreo des dernières tribus réfugiées dans les forêts du Paraguay, le bathari d'Oman, le tosu, langue tibéto-birmane du Sichuan. De sa plongée dans les archives du programme consacré aux langues menacées (ELDP) à l'École pour les études orientales et africaines (SOAS, Université de Londres), elle a extrait ces documents d'archives qu'elle a travaillés comme le témoignage brut d'une humanité encore riche de sa diversité. Elle a ainsi transmué ces langues en une fascinante séquence acoustique. Les images tournées en noir et blanc dialoguent avec les archives scientifiques et le son 8.1 ou binaural nous plongent au plus profond de ces ontologies qui ont donné sens à l'aventure humaine. L'inquiétude visionnaire de Lena Herzog tient à ceci : éprouver l'imminence de cette fin de monde pour l'éviter.

Le dispositif sonore et visuel fait l'objet d'une adaptation permettant d'organiser des séances avec écoute individuelle au casque en son binaural, au Théâtre de la Ville – Espace Cardin, à la Maison de la musique de Nanterre et dans certains établissements scolaires à Paris et en Île-de-France.

Les séances de deux heures environ proposent une courte introduction, la projection de *Last Whispers* puis une discussion entre public et médiateur.

THÉÂTRE DU CHÂTELET AVEC LE THÉÂTRE DE LA VILLE

Projection grand écran – son 8.1

Jeu. 21 novembre 20h

10€ et 15€ / Abonnement 10€

Durée : 45 min.

THÉÂTRE DE LA VILLE – ESPACE CARDIN

Projection – son binaural au casque

Ven. 22 novembre 18h30

Sam. 23 novembre 18h

Gratuit sur réservation

MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE

Projection – son binaural au casque

Sam. 7 décembre 18h30

5€

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Théâtre du Châtelet

Edouard Dagher

01 40 28 29 30 | edagher@chatelet-theatre.com

Théâtre de la Ville - Espace Cardin

Valérie Dardenne

01 48 87 84 62 | vdardenne@theatredelaville.com

Maison de la musique de Nanterre

Sarah Ounas, chargée de communication

01 41 37 94 27 | sarah.ounas@mairie-nanterre.fr

ENTRETIEN

Lena Herzog

Lena Herzog, votre oratorio a pour objet la disparition des langues, mais on y voit aussi une alerte portant sur le changement climatique. Faites-vous un lien entre la question, culturelle, de l'extinction des langues et celle, politique, du changement climatique ?

Lena Herzog : Le lien est direct. Souvent les langues premières sont des langues minorisées parlées par des populations qui se trouvent elles-mêmes marginalisées. Or, ce n'est un secret pour personne, le changement climatique affecte en premier lieu les populations fragilisées. Dominées politiquement, menacées par la nature, il ne reste à ces populations qu'à se « déraciner » : elles empruntent les chemins de l'exil vers des zones habitées par les cultures dominantes où ces communautés se dissolvent, et c'est là qu'une langue disparaît.

Il reste aujourd'hui environ 7000 langues parlées dans le monde. 50% sont en danger. Une langue disparaît tous les quinze jours. Et le mouvement s'accélère. Vous pouvez imaginer cela ?

Sur le site Internet de notre projet¹, nous avons situé de manière très précise sur un planisphère les lieux où vivent les communautés linguistiques dont nous présentons les langues. Mais en plus de ces lieux qui désignent les particularismes, j'ai tenu à représenter des événements catastrophiques qui affectent notre monde commun. À cette fin, j'ai utilisé plusieurs images satellites de la NASA. Mon collaborateur et moi les avons assemblées numériquement pour créer une couverture nuageuse qui brille sous la carte du monde, ce qui permet de visualiser ce lien entre le changement climatique et la disparition des langues minoritaires.

Le changement climatique jouerait comme un accélérateur des processus politiques de domination ?

Lena Herzog : Exactement. Cependant, il faut changer notre façon de considérer le monde. Nous avons fait du marché un absolu. Or, en faisant ce choix, nous avons métamorphosé le monde : tout doit avoir une fonction, une utilité, tout doit être transformé en source de profit. Cette attitude consumériste ruine l'environnement et nous ruine aussi sur le plan culturel. Comment quantifier l'amour ? la dignité ? le fait d'avoir des racines ? On pourrait dire que ça n'a aucune valeur, et pourtant, n'est-ce pas cela le plus important, ce qui fait notre humanité commune ?

Nous vous connaissons comme une photographe de réputation internationale, mais vous êtes également philosophe. Est-ce que cela a affecté votre conception de l'oratorio ?

Lena Herzog : En réalité, j'ai commencé par la philologie à l'Université de Saint-Petersbourg, qui s'appelait Leningrad. J'ai de tout temps été fascinée par une question : comment passe-t-on des simples sons « o », « u », « a », « è » à « homme », « pluie », intérêt », « fascination », « climat »... des concepts à ce point abstraits ? Ce qui me fascine, c'est que cette question reçoive des réponses différentes tout autour du monde. Notre esprit nous offre la capacité de parler, mais les cultures humaines nous offrent des langues distinctes, c'est-à-dire des manières distinctes de construire des liens entre des sons et du sens.

Vous-même, vous habitez plusieurs langues ?

Lena Herzog : L'expression est assez juste ! Je suis née et j'ai grandi en Russie. Ma langue maternelle, c'est le russe, ma deuxième langue, l'anglais. J'ai commencé à lire intensément à l'âge de six ans, à lire beaucoup. En hiver, je restais à la maison, et la maison était pleine de livres. Alors, quand je me remémore la Russie, ce sont les livres et la neige.

Puis, avant d'entrer à l'université, j'ai travaillé dans une usine. J'avais seize ans, c'était une imprimerie, j'étais correctrice. C'était une imprimerie « à l'ancienne », avec des caractères typographiques mobiles en plomb entreposés dans des casiers et avec lesquels l'imprimeur composait le texte, en miroir, sur des lignes. Je me souviens du travail des machines, cela faisait un son profond. Je me trouvais face à une ligne de texte incandescente, comme une baguette brûlante, je corrigeais aussitôt et les presses envoyaient la ligne suivante, et ainsi de suite. Le rythme était soutenu, c'était très physique : un corps-à-corps avec la langue russe.

À l'université, j'ai étudié l'anglais, l'espagnol, un peu le français. J'ai étudié Spinoza, mais le moment capital, ce fut la découverte de Noam Chomsky. Sa théorie de la grammaire universelle a forgé ma conscience linguistique (et, plus tard, ma conscience politique). À terme, elle m'a conduite à *Last Whispers*. Si l'on comprend chaque langue « comme un tout », alors plus rien n'est indifférent. C'est ce que Chomsky appelle *The Galilean Challenge*, le style galiléen, pour expliquer le fait qu'un nombre de moyens déterminés (les ressources d'une langue) permet d'exprimer un nombre infini de pensées. Ce processus est fascinant. L'œuvre de Chomsky – en tout cas ce que je pouvais comprendre – m'encouragea à penser autrement, c'est-à-dire à penser en dehors des voies dites normatives. Ce n'est pas une coïncidence, je pense, que le principal intellectuel et dissident américain soit un linguiste : pour penser par soi-même, il faut mettre en question les définitions fondamentales. À cette époque, je lisais principalement Chomsky, mais je suivais aussi les cours d'un autre grand philologue, Boris Averin. Bien que la principale préoccupation d'Averin n'ait pas été strictement linguistique, sa croyance profonde, quasiment mystique, dans les possibilités de la langue était le reflet de sa foi dans les possibilités illimitées de notre propre humanisme, de notre humanité.

Pour moi, construire une œuvre sur la disparition des langues est une manière de me saisir d'une réflexion au niveau de l'humanité en la basant sur cette conviction qui permet de construire une vie qui vaille d'être vécue. En même temps, je le vis émotionnellement, parce que j'ai perdu la langue russe qui était en moi. Certes, mes parents parlent russe, j'ai des amis russes, je retourne souvent en Russie, je parle couramment. En ce sens, je n'ai pas perdu la langue. Mais j'ai perdu le lien intime qui me reliait à ma langue, j'ai perdu sa musique.

Pourquoi appelez-vous l'œuvre « Immersive Oratorio » ?

Lena Herzog : Immersif, cela signifie que c'est une sculpture sonore à quatre dimensions : les trois dimensions de l'espace, à quoi s'ajoute la dimension du temps. Cet oratorio évoque l'extinction des langues dans le temps. L'enjeu artistique est celui-ci. Une extinction produit du silence. Le silence est la forme

¹ <http://www.lastwhispers.org/>

authentique de l'extinction. Mais alors, comment mettre le silence en son pour l'évoquer ? Le défi est celui de la représentation. Si je prends une photo de toi, je sais que la photo n'est pas toi. Si j'enregistre ma voix, tu sais que l'enregistrement n'est pas moi. Cependant, si nous nous trouvons plongés dans un environnement sonore immersif, alors notre cerveau ne peut plus faire la différence entre présence et représentation. J'ai travaillé avec deux *sound designers* talentueux, Mark Mangini et Marco Capalbo. Ils sont compositeurs et ingénieurs du son. Alors quand on écoute l'œuvre en situation, on est immergé dans le son qui nous entoure. Et cette plongée au cœur du son incite les auditeurs à faire l'expérience d'une présence intime de ces voix qui parlent des langues alors que nous savons qu'elles se sont éteintes.

Mais il y a aussi une autre façon de comprendre l'immersion : c'est votre propre plongée dans les archives de SOAS.

Lena Herzog : J'ai travaillé sur ce projet avec l'équipe de Mandana Seyfeddinipur, qui dirige le Programme de documentation sur les langues en danger de l'École d'études orientales et africaines (SOAS) de l'Université de Londres. C'est un fonds documentaire exceptionnel.

Quand j'ai présenté mon projet, il m'a fallu justifier de façon très protocolaire devant les chercheurs l'usage que je ferais de ces archives sonores. Ce fut très contraignant, mais ça m'a mis en confiance : ils ne veulent pas que toutes ces archives soient traitées d'une façon inappropriée. C'est une question d'éthique, et je partage cette idée. Chaque enregistrement a donc fait l'objet d'intenses négociations avec les linguistes en charge des aires culturelles concernées, puis, quand cela a été possible, avec la communauté qui se réclame de cet héritage. Je dis bien quand cela a été possible, car lorsque les langues ont disparu, plus personne ne se réclame de cet héritage, ou bien les demandes sont confuses.

Prenons le cas des Ingriens de Russie. C'est une langue finno-ougrienne, proche du finnois qui n'a rien à voir avec le russe. La locutrice que l'on entend dans *Last Whispers* est née en 1920. Elle est décédée depuis longtemps, mais je sais qu'elle aimait beaucoup que les linguistes viennent s'entretenir avec elle. Elle faisait la cuisine pour eux, elle chantait, elle aimait être enregistrée. Dans ce cas, je n'ai pas hésité : je suis certaine qu'elle aurait adoré participer à cet oratorio.

Mais il est arrivé que la situation soit plus compliquée. Dans certaines cultures, certaines chansons doivent être chantées dans le plus grand secret. Dans ce cas, j'ai renoncé à les utiliser afin de respecter ce secret.

Certaines des chansons les plus émouvantes des archives étaient des chansons funèbres. Je les ai utilisées avec parcimonie. La raison pour laquelle j'en ai restreint l'utilisation est double. Bien sûr, par respect. Mais aussi parce que j'ai conçu *Last Whispers* comme le contraire d'un *requiem*. C'est une incantation, un oratorio poétique. C'est aussi pour cette raison que j'ai eu besoin des voix d'enfants, en signe d'espoir. Dans certains cas, les linguistes ont réalisé des enregistrements spécifiques pour ce projet. J'ai pu ainsi obtenir des enregistrements d'enfants d'Ixcatec (État de Oaxaca, Mexique) et de Warlpiri, une communauté aborigène du Centre-Ouest de l'Australie du Nord,

par exemple. Pour moi, ce sont les moments les plus intenses de l'oratorio. Quand je les entends, ma propre émotion est vraiment très forte.

Comment êtes-vous passée du silence des archives à une création collective ?

Lena Herzog : Terriblement difficile ! Je suis photographe, je travaille donc seule : je choisis mon matériel, je pars sur des terrains, je prends des photos, je fais les tirages moi-même dans une chambre noire, puis je rencontre des éditeurs, des galeristes, des musées, mais je suis seule, fondamentalement. Or là, pour la première fois, je travaille avec une équipe. Comment donner à chacun sa liberté tout en maintenant la cohérence du projet ? J'ai donc travaillé selon une ligne directrice simple : toujours les voix sont premières, les images viennent ensuite.

Quel lien entre les images et les sons ?

Lena Herzog : Au tout début de l'oratorio, nous voyons sur l'écran l'expansion d'un cercle concentrique. C'est une image de la NASA de la lune de Titan, et l'on entend le son grave d'une cloche russe. Cette cloche ouvre la séquence, et c'est une alerte. À la fin, en guise de coda, on entend un murmure, et le tout dernier son est une exhalation. Au commencement, tout est explicite : je projette la localisation des langues sur la carte, j'affiche le nom de la langue. Puis, ce dispositif est interrompu par l'image d'une étoile qui explose. Cette supernova explose comme les langues meurent, mais ce n'est pas seulement une image, c'est aussi un son. Et là, nous avons enchâssé la transformation acoustique des ondes gravitationnelles détectées par les programmes LIGO et Virgo, deux programmes qui ont été conçus pour enregistrer les ondes gravitationnelles produites par l'effondrement de certains univers et l'implosion de planètes. Le son d'une supernova qui explose pour accompagner la disparition des sons d'une langue. Quand une langue meurt, c'est un monde qui meurt. L'image d'une supernova et la transcription sonore des ondes gravitationnelles qu'elle émet soulignent cette idée.

Quant aux images, le jeu avec la forêt, c'est une référence à un vieil exercice épistémologique. Lorsqu'un arbre grandit dans la forêt et qu'on ne l'entend pas, est-ce que ça a une importance ? Je réponds oui, ça a une importance. Depuis combien de temps les arbres sont-ils là ? Quatre cents millions d'années. Les arbres l'ont fait. Et nous ? Je n'en suis pas si sûr. Je crains que la monoculture, si elle devait prévaloir, ne s'effondre sur elle-même. Son succès sera notre fin. Nous ne voudrions pas habiter ce monde-là.

Le dispositif est immersif du point de vue sonore mais pas du point de vue de l'image. C'est une contrainte technique ou un parti-pris artistique ?

Lena Herzog : J'ai composé une séquence de sept minutes dans un format de réalité virtuelle. J'avais le sentiment que ce décalage dont vous parlez entre un son en 8.1 enveloppant et une image sur un écran plat était une contradiction à résoudre. J'ai donc opté pour cette forme volumétrique : des images tout autour de soi. Mais quand nous avons montré cet essai

BIOGRAPHIES

de sept minutes au British Museum, les gens disaient : c'est fantastique de voir la forêt partout. En réalité, l'image devenait un distracteur visuel et ce n'est pas ce que je voulais. J'ai alors compris que ce que j'avais pris au début comme une contradiction à résoudre était en réalité une tension esthétique qui sert la dramaturgie de l'œuvre et qu'il fallait donc travailler cette tension dramatique. J'ai donc conservé l'idée d'une projection sur un écran plat : les images sont un contrepoint aux sons immersifs. Cependant, *Last Whispers* existe par ailleurs en réalité virtuelle (V.R. : on voit et on écoute l'oratorio avec un casque de réalité virtuelle), mais c'est autre chose. Ce qui me réjouit dans ce cas, c'est la façon dont le dispositif permet de toucher un public plus jeune, un public que je n'aurais jamais imaginé pouvoir atteindre avec cette œuvre.

Lorsque vous composez une œuvre à ce point originale, vous affichez-vous comme une artiste engagée ?

Lena Herzog : Si tout est politique, rien ne l'est. Pourtant, je me sens très engagée politiquement. Le thème des langues et de leur diversité est une question politique. De ce point de vue *Last Whispers* est profondément politique. Maintenant, est-ce que l'œuvre d'art peut changer le monde ? La réponse ne m'appartient pas. En tout cas, je l'espère.

**Propos recueillis par Denis Laborde, CNRS-EHESS à Paris,
4 avril 2019**

Lena Herzog, Conception, réalisation et images

Lena Herzog, née en 1970, est documentariste et photographe. Originaire de la région de l'Oural, en Russie, elle a étudié les langues et la philosophie, elle travaille dans le domaine de la photographie et de l'édition depuis 1997. Lena Herzog est l'auteur d'ouvrages de photographie. Son travail a été publié notamment dans *The New York Times*, *The Los Angeles Times*, *The New Yorker*, *The Paris Review*, et *Vanity Fair*. Elle collabore avec le *Harper's Magazine*. Ses œuvres ont été exposées dans les musées et institutions du monde entier.

Marco Capalbo, Musique et design audio

Marco Capalbo est réalisateur de film, metteur en scène de théâtre et d'opéra. Son dernier film documentaire, *Stravinsky in Hollywood*, a été produit pour Arte en 2014. Parmi ses productions : l'opéra *The Curious Case of Benjamin Button* de John Eaton au Symphony Space de New York, *Helikopter Streichquartett* de Karlheinz Stockhausen pour l'ouverture du Hangar-7 de Red Bull à l'aéroport de Salzbourg. Parmi ses compositions : *recently...* (2013) et *In the Vast Wave of the World's Breath* (2014).

Marco Capalbo est aussi monteur de cinéma.

Mark Mangini, Musique et design audio

En 2016, **Mark Mangini** a reçu l'Oscar du meilleur montage son pour le film *Mad Max: Fury Road* et a été nommé pour de nombreux autres films. Il a passé ses dernières années à Hollywood à travailler à la conception sonore pour le cinéma. Guitariste et compositeur, il a composé les musiques des films *Sex, Lies and Videotape*, *Star Trek IV...* Il est membre de l'Académie des arts et des sciences du cinéma.



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com